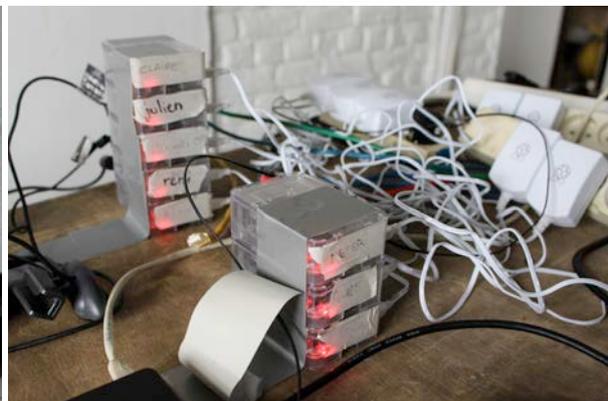
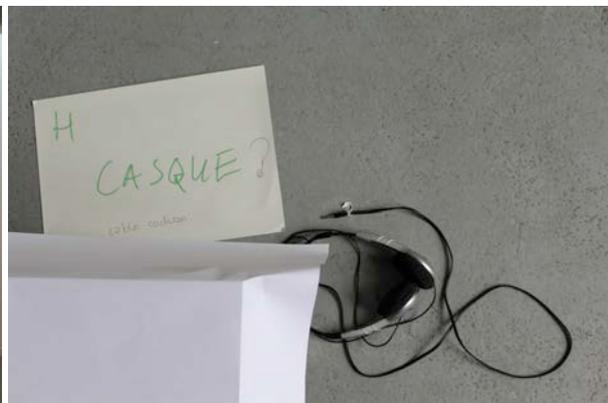
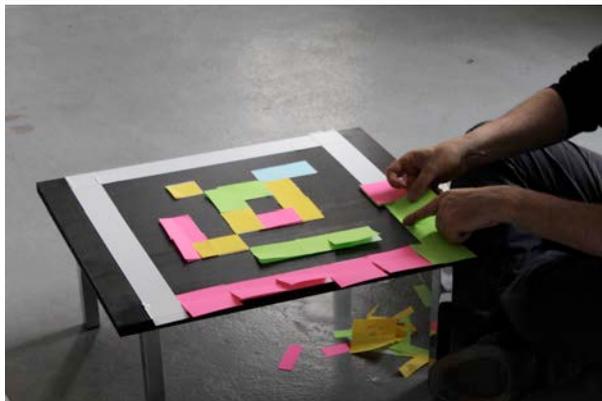


**I DON'T
WHERE
IS**

**KNOW
THIS
GOING**

La scène se déroule à IMAL, un centre d'art et un laboratoire d'expérimentation sur les nouvelles technologies, situé à Bruxelles, plus précisément à Molenbeek, le long du canal. Sur un mur du hall d'entrée, une projection. Je peux y lire «THIS IS GOING », en lettres capitales noires. J'avance vers la grande salle d'exposition adjacente et je découvre le reste de la projection «I DON'T KNOW WHERE», sur un autre pan de mur. L'espace de la grande salle d'exposition d'IMAL est blanc, lumineux, scandé de colonnes. Des tables sur lesquelles trônent des ordinateurs portables, des webcams, des casques audio et des Raspberry Pi étiquetés de prénoms – Antoine, Peter, Annie, Claire, Julie, Donatella, Reni... Le sol est jonché de câbles Ethernet. Entre les colonnes, des bandes en fibre de verre délimitent des sous-espaces. Au centre de la pièce, des cubes en mousse, encore emballés dans un plastique. Sur l'appui de fenêtre, un exemplaire du livre « Une brève histoire des lignes » de l'anthropologue anglais Tim Ingold. Dans cet espace, avec ces objets, des femmes, des hommes, en pleine activité. Certains travaillent à leur ordinateur debout ou assis. Un autre colle des post-its fluo sur une table basse. J'apprends qu'il s'agit d'un QR code géant, destiné à être lu par une caméra et sensé déclencher une action au sein de l'espace. Parfois, ils entament une discussion, à deux, à trois. L'ambiance est cependant particulièrement calme, concentrée. Puis soudain, un cri : en plaçant un QR Code géant sous une caméra, des images sont apparues sur un écran. Tous s'approchent de l'écran, l'air satisfait. Ça semble avoir marché... L'heure du lunch est passée : personne n'a pensé à manger.





Cette scène est un moment parmi de nombreux autres, d'un processus, d'un travail en cours qui a amené les artistes Pascale Barret (BE/FR), Miriam Raggam (AT), Claire Williams (BE/FR), François Zajéga (BE), Julien Deswaef (USA/BE), Annie Abrahams (NL/FR), Reni Hofmüller (AT) et Peter Westenberg (BE) à se retrouver ensemble autour de la réalisation d'une installation intitulée « I don't know where this is going ». Cette installation, au titre pour le moins cryptique, s'inscrit dans le cadre d'un projet à long terme, *Iterations*. Ce projet est né en 2014 à l'initiative de Constant* et ESC† et en est à sa deuxième édition. Pour ces associations, l'idée était d'explorer sur plusieurs années les possibilités de mener des pratiques artistiques collaboratives, dans un monde en réseau, technologiquement connecté. Il s'agissait donc de réunir une série d'artistes intéressés par la question de la création collective et les nouvelles technologies. Lors de chaque édition, le collectif change: certains étaient déjà présents lors de l'édition précédente, d'autres sont nouveaux; certains se connaissent, d'autres non. Ce collectif temporaire se rencontre dans un premier temps en ligne, sur pad et/ou vidéoachat. Il se retrouve ensuite « physiquement » en investissant un espace, avec pour horizon une création concrète et un moment où cette création

* Constant: association pour les arts et les médias, Bruxelles, Belgique.

† Esc: medien kunst labor, Graz, Autriche.

est rendue publique. Contrairement à certaines résidences d'artistes, il y a donc une double contrainte : celle de la production collective et du partage public. Chaque édition a pour point de départ l'édition précédente. Dans ce cas-ci, le point de départ du travail a été l'installation « The Tech Oracle », réalisée et exposée en 2015 à Graz, à Esc. Le « Tech Oracle », sorte de version 2.0 de celui des anciens de Delphes, proposait au visiteur de poser une question sur son futur en début de parcours. Moyennant l'enregistrement d'une série de données personnelles (empreintes digitales, nom, âge, sexe, profession, etc.), introduites tout au long du cheminement à travers l'installation, le visiteur pouvait quitter l'oracle, sa prédiction imprimée en main. Une façon d'interroger notre confiance (aveugle ?) dans la technologie lorsqu'il s'agit de trouver réponse à nos questions, voire de « diriger » nos vies. Une façon aussi d'interroger ce que nous sommes prêts à « donner » (aveuglement ?) en échange de ces réponses, pour limiter l'incertitude.

« I don't know where this is going » poursuit ces interrogations, en les menant toutefois ailleurs. Aller quelque part, partir, décoller. La technologie occupe de plus en plus de place dans nos déplacements. Localiser un lieu, calculer un itinéraire ou le temps d'un parcours, réserver un hôtel, un avion. Autant de choses que nous faisons « en ligne », qui, toutes, ont quelque chose à voir avec la planification. Des actes volontaires donc, assistés par des outils dont nous n'avons pas de raison de douter de l'efficacité, qui relie l'ici et le maintenant à un espace plus ou moins éloigné et à un temps futur, dans le continuum maîtrisé de la prévision. Pour certaines personnes cependant, se déplacer, c'est aussi fuir, échapper. La décision de quitter un lieu et le moment du départ relèvent moins du libre choix que de la nécessité. Et si la destination, le temps et les conditions du trajet peuvent faire l'objet d'espoirs divers, ils ne sont pas pour autant prévisibles. Est-ce qu'une technologie prédictive a encore un sens quelconque dans un contexte où l'on ne connaît pas précisément sa destination, où l'on ne sait pas si on y sera le bienvenu ? Peut-elle nous être d'un certain secours sur un chemin semé d'obstacles et de dangers bien plus importants que des simples « contretemps » ?

Ce texte entend rendre compte et poser un regard sur le processus de création collectif mené dans le cadre de cette deuxième édition d'*Iterations*. Il se base sur des textes écrits par les artistes eux-mêmes, des observations in situ pendant la période de réalisation de l'installation et durant le vernissage de l'exposition, des discussions informelles avec certains membres du collectif provisoire et des entretiens filmés que Tom Van den Wijngaert et moi avons menés avec ceux-ci. Il prolonge le compte-rendu réalisé par An Mertens lors de sa visite au Tech Oracle : http://www.constantvzw.org/verlag/IMG/pdf/tto_report.pdf.

De la tension entre projet et trajet

Au début, au moment des discussions en ligne, le processus semblait très ouvert, même si il y avait déjà toute une série d'éléments avec lesquels il s'agissait de composer. Il y avait le résultat de l'édition précédente, la double contrainte d'arriver à quelque chose de concret et d'offrir ce quelque chose à un public, mais aussi les individualités qui intègrent le collectif, avec des préoccupations, des compétences diverses, parlant des langues différentes :

Risky business

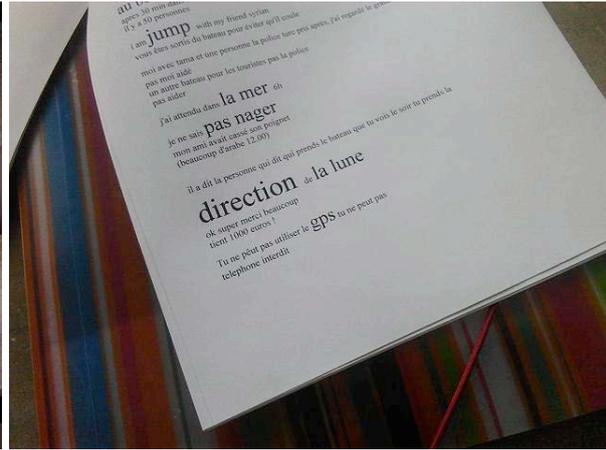
Mais la rencontre des autres sur ces chemins sinueux n'est pas non plus sans risques, sans obstacles, sans imprévus, sans revirements...

« Tu as discuté pendant quatre mois en ligne. Tu as déjà fait la communication, le texte est là. Tu te dis: "On n'a plus qu'à le faire". Puis tu te réunis "physiquement" et les personnalités online sont très différentes des personnes en chair et en os. Tu dois te remettre à table et tout rediscuter à nouveau. Et redemander aux autres: "Qui es-tu?" » P.W.

Sur le trajet, d'ailleurs, le collectif a changé de configuration. Une des artistes n'a pas pu venir à Bruxelles. Après une dizaine de jours, une autre quitte la résidence. Raisons personnelles, mais aussi, probablement, une certaine difficulté à se retrouver dans le processus. Une autre, en revanche, rejoint l'expérience en cours de route. Les synergies sont à redessiner: comment respecter les traces que les absentes ont laissées? Comment s'intégrer à un collectif en marche? Comment ouvrir le collectif à une nouvelle individualité? Comment trouve-t-on une variation sur un thème, parmi les nombreuses possibles, dans laquelle chacun puisse s'y retrouver? Comment accorde-t-on les violons?

En l'occurrence, à tout moment, beaucoup de choses peuvent encore être mises en cause, le fond de l'expérimentation collective comme sa forme. Pour reprendre les mots de Souriau dans le même texte, tant que *« l'œuvre est au chantier, l'œuvre est en péril »*. Chaque personne qui intègre le processus lui donne une nouvelle coloration. En effet, *« la trajectoire ainsi décrite (celle d'une œuvre) n'est pas simplement l'élan que nous nous sommes donné. Elle est aussi la résultante de toutes les rencontres »*. Pendant leur séjour à Bruxelles, les membres du collectif ont eu l'occasion de rencontrer à deux reprises des primo-arrivants en attente de régularisation et apprenant le français[§]. Ces deux rencontres avec des personnes qui, pour des raisons politiques ou économiques, ont dû quitter leurs pays d'origine - la Syrie, l'Iraq, le Maroc, les Philippines ou le Pakistan - ont été particulièrement décisives dans le travail du collectif. Elles ont notamment amené les membres du collectif à se poser un série de questions, parfois dérangementes, toujours importantes: Comment se positionner en tant qu'artistes sur ce sujet? Comment rendre compte de situations qui ne leur appartiennent pas? Que peuvent-ils donner à voir ou à entendre de ces récits dont ils sont devenus dépositaires, sans tomber dans l'exploitation sensationnaliste? En effet, au travers ces récits, ces vécus, ce sont des expériences de bateaux bondés, de mafias de passeurs, de frontières infranchissables, de nuits passées à longer des voies ferrées, d'argent qui vient à manquer qui émergent. Et même si les personnes rencontrées par le collectif sont finalement arrivées en Europe, l'incertitude quant à leur avenir ne s'arrête pas là: on n'est jamais sûr d'être complètement arrivé. Lorsqu'on est demandeur d'asile ou d'un permis de travail, d'une régularisation quelconque, reste souvent la menace de devoir repartir, d'être renvoyé de là d'où l'on vient et le temps de l'attente, qui se compte parfois en années, pour légaliser sa situation, obtenir des papiers, ...

[§] Ces rencontres ont eu lieu grâce à l'intermédiaire de la Cellule de Lutte contre L'Exclusion Sociale à Molenbeek et de l'association SAMPA (Service d'Aide aux Molenbeekois Primo-Arrivants asbl).



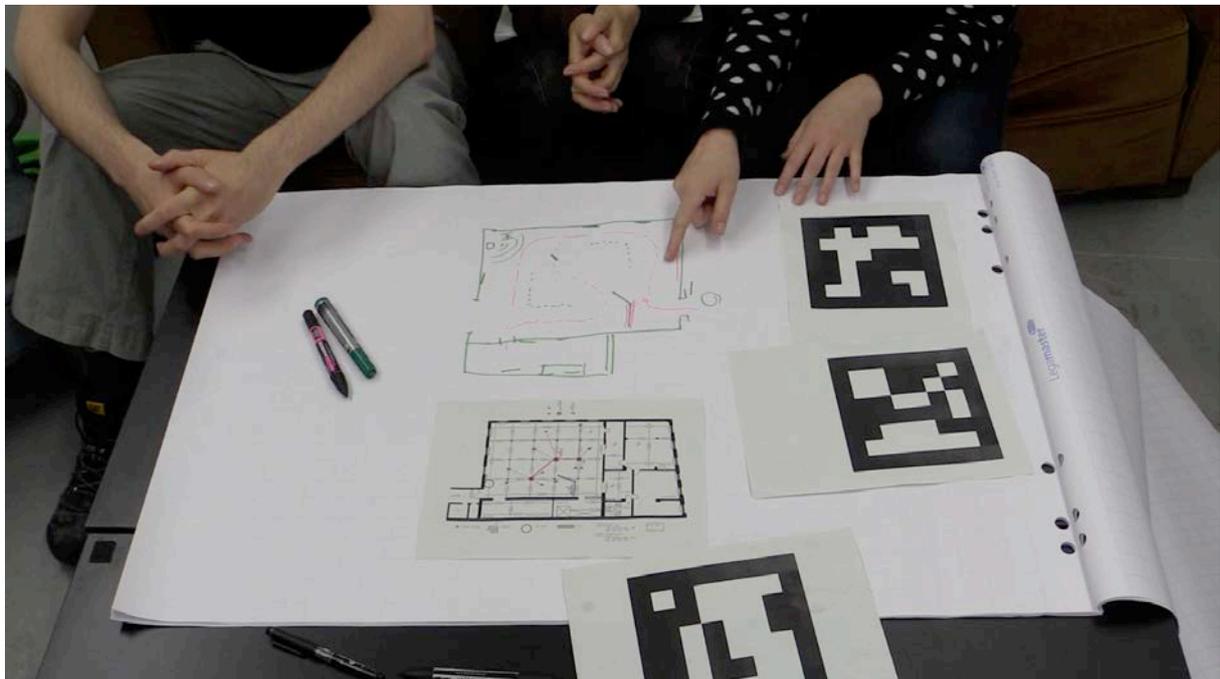
Autant de réalités qui ne sont pas celles des membres du collectif provisoire rassemblé autour d'*Iterations*. Autant de réalités déjà largement relayées par les médias, sans grande pudeur, parfois. S'est imposée alors la nécessité, pour les membres du collectif, de déplacer la focale, à la fois rafraîchir leur propre regard mais aussi, potentiellement, redéployer le questionnement. Une des artistes a notamment proposé que la salle d'exposition d'IMAL serve d'espace d'expression aux demandeurs d'asile et réfugiés rencontrés. Qu'ils puissent y faire entendre leurs voix et rendre visibles leurs parcours, par le dessin, la peinture,... Certains – presque tous si j'ai bien compris – ont opposé une résistance à cette idée : ils préféreraient garder une certaine liberté de proposition, en tant qu'artistes. Et surtout, ils souhaitaient ne pas trop s'éloigner du point de convergence entre les membres du collectif : le rapport à la technologie. D'une part, il leur semblait important de déployer le questionnement sur la place qu'occupent les technologies dans les déplacements, qu'ils soient volontaires ou non. D'autre part, ils souhaitaient explorer les possibilités artistiques d'une série de dispositifs technologiques – notamment des réseaux mesh (nous y reviendrons). Les rencontres et entretiens avec les demandeurs d'asile trouveront néanmoins une place importante dans le dispositif, non sans un travail de traduction, de transcription.

« On a fait des rencontres, avec des personnes qui sont en demande papiers, qui prennent des cours de français, qui ne parlent pas français. On a eu une première rencontre, où on a fait des entretiens, des vidéos, des cartes, puis une deuxième rencontre qui était un peu plus ciblée sur des choses qui nous intéressaient comme des moyens de communication qu'ils utilisaient entre eux, pour retrouver des routes, ou pour circuler hors des chemins de douane. (...) On ne pouvait pas garder simplement des interviews, des vidéos, tels quels. La transcription, ça permet de dégager tout un corpus de mots soit qui reviennent régulièrement, soit qui nous intéressent ou qui nous donnent des informations techniques, géographiques. C'est aussi comme ça (à partir des rencontres) qu'on est arrivés sur des pages Facebook, des pages où les gens faisaient circuler des numéros de téléphone, des contacts, comment les passeurs donnent rendez-vous dans la rue, font des transactions, notamment d'argent. À partir de ces interviews et des recherches qu'on a menées, ça a ajouté des choses dans l'espace d'exposition. On a fait des choix de ce qu'on voulait montrer, de ce qu'on ne voulait pas. On a eu beaucoup de discussions entre nous, notamment des discussions éthiques, on n'est d'ailleurs pas encore tout à fait convaincus de certaines choses. Plus spécifiquement quand on est arrivés à une réalité comme les pages Facebook, où on a accès littéralement à des informations comme des numéros de téléphone, où il y a une certaine forme de publicité, de racolage, avec l'image des réfugiés sur les bateaux. L'idée c'était de ne pas tomber dans le côté larmoyant, ou dans une exploitation.

(...) On voulait surtout changer de point de vue. On voulait vraiment avoir de multiples points de vue. L'exposition prend en compte l'idée que les gens qu'on rencontre, que les gens qui viennent dans l'exposition, en laissant des traces ou en modifiant les données, apportent leur histoire à la situation. Donc il y a des médias qui sont issus ou inspirés de ces conversations, de ces interviews, comme les routes, les environnements, les bords de mer, la mer, la forêt, les chemins et les passages. Par exemple, Claire a fait tout un cheminement en cherchant un itinéraire à pied entre Palmyre et Bruxelles, à Imal, ici. » P.B.

Réseaux maillés

Petit à petit, l'installation se dessine. Elle sera configurée comme un parcours, avec un point de départ et une destination. Entre les deux, un cheminement sera esquissé grâce à un ensemble de parois transparentes mais aussi grâce à des éléments –projections, bandes son, images, ...-, qui balisent le parcours. Ce cheminement esquissé ne constituera cependant pas la seule possibilité de déambulation : les raccourcis, les boucles et les détours seront également permis. Et contrairement aux services en ligne que proposent Open Street Map ou Google Maps, l'itinéraire proposé dans cette installation signalera des intempéries, des obstacles, des difficultés et des incertitudes que l'on pourrait rencontrer au cours d'un voyage et qui sont déclenchées par des facteurs incontrôlables. De ce faux labyrinthe, ce quasi jeu de piste, les membres du collectif souhaitent néanmoins faire un véritable lieu d'exploration, pas une simulation ou une illusion. L'idée étant de croiser constamment différents « fils », de tisser ensemble les intérêts des artistes, les histoires des personnes rencontrées et l'action des visiteurs qui investiront l'espace avec les possibilités offertes par le lieu, les questionnements que suscitent sa situation - ici, par exemple le fait d'être à Molenbeek, ou encore proches du Petit Château** - ainsi que les différentes configurations matérielles et techniques du dispositif.



** Molenbeek-Saint-Jean est une commune de la région bruxelloise accueillant depuis les années '60 une forte immigration. Le Petit Château est un centre d'accueil pour demandeurs d'asile en Belgique.

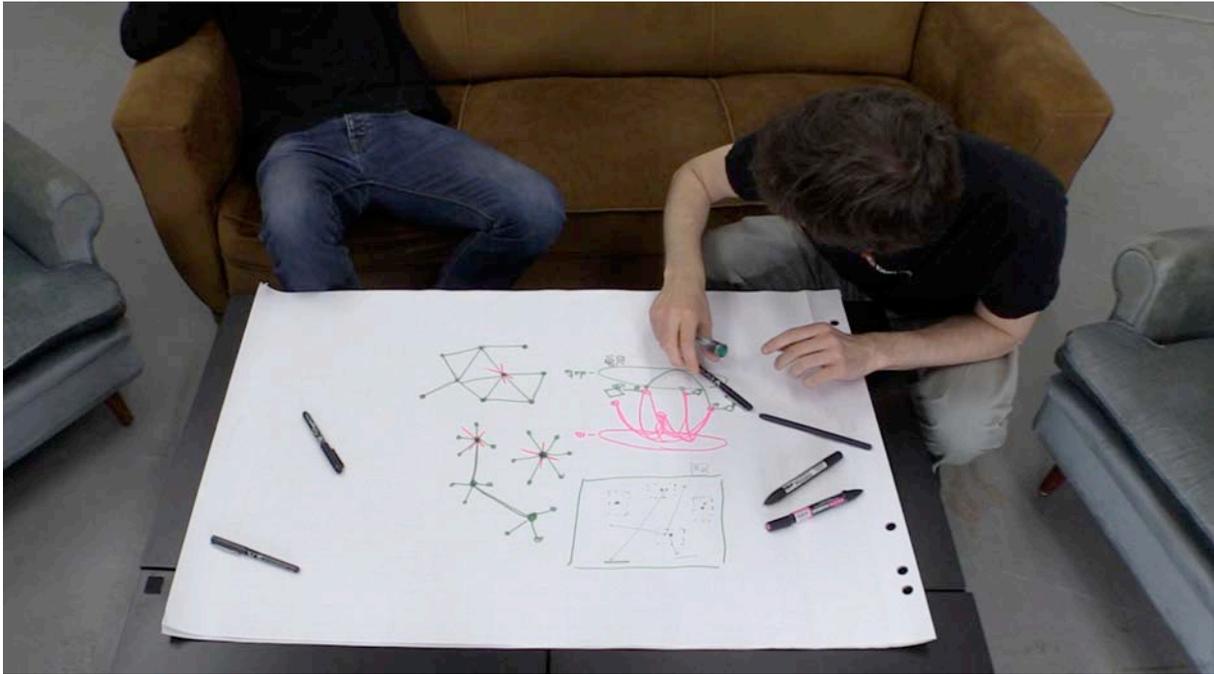
Mais comment tout cela fonctionnera-t-il concrètement ?

« Quand on arrive en tant que spectateur, on voit juste le titre de l'exposition, on n'a pas d'indice de ce qui va se passer. Puis on arrive dans un espace et au bout d'un moment, on déclenche des choses, il y a des indices, soit le spectateur s'en rend compte ou pas du tout. Donc il passe par des endroits où il va être filmé, il est sous surveillance, et en manipulant des objets, qui ont des espèces de tags, un logo schématique, ça va permettre de déclencher certaines choses. On peut donc se rendre compte qu'on déclenche des vidéos, des sons, que ce qu'on fait a par exemple des incidences sur une carte, qu'on déforme. Mais ce ne sera pas systématique, il y aura une part d'aléatoire. Et puis il y a une pièce plus de documentation, où on va montrer plus le processus participatif, des choses dont on s'est inspirés. On y comprend le système dans lequel on est, de manière physique ou technique, on a une espèce de vue d'ensemble des traces numériques et physiques qu'on a laissées dans le lieu. » C.W.

L'espace sera donc muni d'une série de caméras et on y trouvera une série d'objets « tagués » d'un QR code, qui pourront être déplacés. Les caméras filmeront et détecteront le passage des visiteurs mais aussi les différents tags sur les objets, à mesure qu'ils seront déplacés par ceux-ci. Ces déplacements enclencheront une série d'actions à d'autres endroits de l'installation : la déformation d'une carte, la projection d'une série de mots ou d'expressions – pas d'eau, mafia, la nuit, rouge, dors pas ...-, une bande son, ... Pour faire communiquer l'ensemble de ces dispositifs, les membres du collectif sont partis conceptuellement^{††} d'un réseau « mesh » (maillé), plutôt que d'un réseau centralisé (où toutes les communications passent par un centre) ou d'un réseau décentralisé (où les communications passent par plusieurs centres, reliés par un « squelette »). Le réseau maillé a pour caractéristique d'être a-centralisé, c'est-à-dire qu'il n'y a pas de centre ou que chaque point est « son propre centre », connecté en peer-to-peer (pair-à-pair) à d'autres points de son entourage. Ce qui est intéressant avec un réseau mesh, c'est sa robustesse : si un point cesse de fonctionner, ou si on lui applique une censure, les informations peuvent trouver d'autres routes, se déplacer autrement dans le réseau. Comparativement, les réseaux centralisés ou décentralisés sont plus vulnérables : si un nœud central rencontre une faille ou est soumis à la censure, c'est l'ensemble du réseau qui est affecté. Mais au-delà de cette stabilité « technique », le choix de partir conceptuellement d'une topologie maillée résultait aussi de la volonté de mettre en place un réseau, qui, métaphoriquement, se rapprocherait plus des interactions et des manières de travailler du groupe, tout autant que de la possibilité d'expérimenter la mise en place d'un réseau qui, à plus grande échelle, possède des implications politiques non négligeables :

« Moi je suis intéressé par les réseaux meshés avec l'expérience que j'ai avec un groupe ici à Bruxelles qui s'appelle "Réseau citoyen", un groupe à New York aussi, qui s'appelle "NY mesh". L'intérêt des réseaux meshés, c'est l'horizontalité, le fait que personne n'a de pouvoir sur quelqu'un d'autre et le contournement de la censure. C'est très difficile à mettre en place, mais à partir du moment où ça existe, c'est très difficile à défaire. Donc politiquement, c'est intéressant, et c'est une forme de contre-pouvoir, quelque part, vis-à-vis des systèmes dominants. Parce que le réseau centralisé, c'est une espèce de parti-pris culturel qu'on prend, de centraliser les choses, un chef organise la conversation, décide, donne des ordres. » J.D.

^{††} Dans la mesure où le collectif n'a pas utilisé les protocoles des réseaux maillés, mais a retranscrit conceptuellement cette topologie dans leur propre protocole, basé sur OSC, un protocole d'échange de données de points à points.



Faisant écho aux propos de Julien, il n'est pas étonnant de constater que les réseaux maillés prolifèrent justement là où les connexions Internet et les accès à certains réseaux (notamment sociaux) sont inexistantes, déficients ou censurés – que ce soit pour cause de guerre, de régime autoritaire, de catastrophe naturelle, de précarité économique... De l'Égypte à la Syrie, de la Tunisie à la Corée du Nord, de Hong Kong à Detroit, partout où les réseaux dominants viennent à manquer ou à faire l'objet de censure, les réseaux maillés permettent à des militants, des activistes, des membres de la société civile de créer des bulles de liberté numérique.

De l'engagement qui suppose un lâcher prise

«I don't know where this is going» semble être une histoire d'engagements. Un engagement comme participation à l'entreprise commune, dans laquelle on investit des choses : on donne de sa personne, du temps, des savoirs, des compétences, des idées, des espoirs, des désaccords. Un engagement par rapport aux autres et à la situation, qui est promesse et responsabilité de prendre en compte ce que chacun et ce que chaque chose apporte comme part dans le processus, quitte à le transformer, le traduire ou l'écartier. Un engagement qui est aussi un engagement politique, c'est-à-dire une participation aux choses du commun, une manière de se situer dans le monde, de poser les formes « *qui comptent, investies de valeurs et de raisons d'y tenir, de s'y tenir et aussi bien de les combattre* »^{##}. Être engagé, cependant, ce n'est pas seulement s'engager, dans sa forme active, intentionnelle et responsable, c'est aussi être pris par la situation, les lieux, les êtres, les dispositifs matériels et techniques, le temps, être tenus par ceux-ci, parfois même à leur merci. Au cours de mes observations réalisées lors du processus de conception de l'installation, des entretiens et des discussions menés avec les membres du collectif, de ma visite de l'exposition, je me suis plusieurs fois fait la réflexion qu'une des manières de faire prise sur une situation, d'échapper à sa

^{##} Marielle Macé, *Styles. Critiques de nos formes de vie*, Paris, Gallimard, 2016.

potentielle emprise, c'est paradoxalement de savoir s'en remettre à elle, de ne pas toujours lui opposer de résistance.

« Je n'étais pas très convaincu par le titre, au début, quand il a été discuté. Je disais: "Vraiment? On va vraiment mettre 'I don't know where this is going' sur un mur, sur le site Internet?". Puis finalement c'est plutôt un soulagement. Ça veut dire que c'est plutôt une exploration, une expérimentation. Ce n'est pas une installation dans les règles de l'art que tu mets au MOMA. L'exposition, c'est le résultat de ça. (...) Jeudi midi, je vais découvrir l'ensemble de ce que tout le monde a fait, parce que je n'ai pas tout vu non plus. Et donc je vais aller jeter un œil là-dedans pour voir, dans l'ensemble, tout ce qui s'est passé. Il y a différents systèmes: il y a un cloud, un dépôt, j'ai vu qu'il se passait quelque chose dans le cloud, mais le moment où on va finir l'expo, c'est le moment où on va tous découvrir l'étendue du boulot qui a été fait par le groupe.»
F.Z.



J'arrive le jour du vernissage. Je ressens de la curiosité, un peu d'appréhension, beaucoup d'expectative : sont-ils parvenus à tout boucler ? À quoi ressemble l'installation ? Plus que tout, j'ai envie de tester les dispositifs dont je connais certaines des ficelles. Je veux expérimenter l'effet de mon passage dans l'installation, les éléments – sons, images, déformations – qui je peux déclencher. Le résultat est tout autre que ce que j'imaginai. Le nombre de personnes présentes, qui, toutes, laissent leurs empreintes ou suscitent des réactions dans l'installation, ne permet pas vraiment de s'adonner au plaisir un peu « geeky » de l'interactivité contrôlée. Et c'est tant mieux, car c'est bien là que l'installation prend son sens : les événements qui ponctuent le parcours sont indépendants de notre volonté, sont générés par des actions et des interactions multiples qui nous échappent. Le trajet est donc à vivre, les situations sont à découvrir au gré du parcours. Pour s'engager, parfois, il faut prendre le risque de lâcher prise, de ne pas savoir où cela nous mène.

